

La question nationale et le cinéma

Table ronde avec Pierre Falardeau, Jacques Godbout, Robert Morin, Dorothy Todd-Hénault et Pierre Turgeon

Marcel Jean et Claude Racine

Numéro 52, novembre-décembre 1990

Cinéma québécois et question nationale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22142ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Jean, M. & Racine, C. (1990). La question nationale et le cinéma : table ronde avec Pierre Falardeau, Jacques Godbout, Robert Morin, Dorothy Todd-Hénault et Pierre Turgeon. *24 images*, (52), 16-21.

TABLE RONDE

LA QUESTION NATIONALE ET LE CINÉMA

PROPOS RECUEILLIS PAR MARCEL JEAN ET CLAUDE RACINE

Impossible de parler de la question nationale dans le cinéma québécois sans, au préalable, tendre l'oreille vers les cinéastes. Et devant un sujet suscitant une grande implication émotive, c'est la table ronde qui nous est apparue la meilleure formule pour favoriser la confrontation des points de vue. Les artisans choisis viennent de l'ONF, de l'industrie privée ou de la vidéo, ils appartiennent à des générations différentes et ont tous une conception originale du cinéma. Ce sont :

■ **Pierre Falardeau, réalisateur du *Party*, qui prépare avec Francis Simard un film sur la crise d'Octobre;**

■ **Jacques Godbout, qui tourne actuellement un documentaire sur la «dernière tentative des Québécois de se donner une forme de pays»;**

■ **Robert Morin, qui œuvre à Coop Vidéo depuis 1980, où il a notamment réalisé *Tristesse modèle réduit*;**

■ **Dorothy Todd-Hénaut, qui signait l'année dernière le documentaire *Le Québec... un peu... beaucoup... passionnément...*;**

■ **et l'écrivain Pierre Turgeon, qui vient de publier chez Libre Expression un roman portant sur la crise d'Octobre (*Un dernier blues pour Octobre*) et qui, comme scénariste, termine l'adaptation de *Prochain épisode* d'Hubert Aquin.**

24 images: *Partons d'un constat simple: le nationalisme au Québec revient en force: peut-on en conclure que le cinéma des années 90 tranchera par rapport à celui des années 80? Autrement dit, sommes-nous à un point tournant, après une décennie qui, commencée avec l'échec du référendum, s'est close sur l'échec du Lac Meech?*

P. Falardeau: Moi, les points tournants, je n'y crois pas. Pour ce qui est de savoir c'est quoi le cinéma des années 90, je vais attendre. Je n'en ai aucune idée, et dans un sens je m'en fous complètement.

J. Godbout: Si je songe au sujet de cette table ronde, je ne peux pas voir de rapport entre le nationalisme et le cinéma québécois, pas plus qu'entre le nationalisme et la littérature. Certains livres et certains films ont pu prendre comme objet le sentiment national, ou le patriotisme, sous différentes formes (*Prochain épisode* de Hubert Aquin le faisait sous la forme d'un roman d'action, mais de type presque philosophique; *Bingo*, le film de Jean-Claude Lord, qui est très concret). Le sentiment national peut devenir le sujet d'un film, mais il n'y a pas de rapport, à mon avis, entre le nationalisme et le cinéma. De la fin des années 50 jusqu'à l'exposition universelle, le cinéma, qu'il soit documentaire ou de fiction, se faisait innocemment, sans avoir conscience de baigner dans ce qu'on appellerait plus tard la Révolution tranquille. Pour avoir revu ces films récemment, je peux assurer qu'ils sont d'une innocence totale, dans le sens positif du terme. Et je pense que, pour ce qui est du nationalisme, c'est la même chose et que, de toute manière, le nationalisme ne peut pas nourrir un art; il peut devenir un objet de marketing, influencer des émotions, donner naissance à des personnages, mais il ne fera jamais un cinéma, ni une littérature ni une peinture. Un film réussi, pas nécessairement à succès, mais réussi en tant qu'objet de cinéma, peut porter sur une petite cuiller, et être aussi enrichissant pour une nation ou une société qu'un film qui parle de révolution. C'est le cinéma comme tel qui fait que cette société atteint une épaisseur, et c'est ce cinéma qui fait qu'il vaut peut-être la peine de dire: «Nous sommes une nation, une société». Pas de cinéma, pas de littérature, pas de chanson, t'as beau dire: «Nous sommes une société distincte», tu vas pas chier loin. Dans le fond, le nationalisme s'est appuyé sur la littérature et le cinéma en disant: «Regardez ce qu'ils font, donc nous existons». Ça n'a jamais été l'inverse et, si c'est l'inverse, je veux être pendu.

P. Turgeon: Je suis assez d'accord avec Jacques pour dire que, d'abord, le cinéma ou la littérature des années 90 ne fonctionnent pas avec des programmes quinquennaux. Mais je sens malgré tout un certain changement de sensibilité actuelle-

ment. Au lieu de parler de nationalisme, on pourrait dire qu'il y a un retour des questions politiques et les écrivains et les cinéastes sont tentés d'en faire des sujets de roman ou de film. Cette tendance-là peut effectivement, dans les dix prochaines années, aller en s'accroissant, parce que de vrais problèmes politiques vont se poser de plus en plus clairement au Québec et que, comme dans n'importe quel autre pays, les créateurs trouveront là des thèmes, des mythes, un imaginaire collectif. Et si on se penche sur le début des années 80, on se rend compte que le cinéma et la littérature ont été, ici comme partout, très individualistes, très repliés sur des questions psychologiques, comme si tout le reste avait cessé d'exister.

D. Todd-Hénaut: De toute façon, il est évident que les cinéastes fonctionnent avec la société dans laquelle ils sont enracinés. À mon avis, en 80, toute une génération a eu le cœur brisé. Alors ce repli sur soi, ce nombrilisme reflètent toute une génération, et la société en général.

J. Godbout: Mais c'était la génération du baby boom, à qui tout avait réussi, et qui soudain s'est retrouvée perdue après le référendum.

P. Turgeon: Ce n'était pas seulement une question de génération, et le nationalisme québécois n'est pas né avec les baby boomers! Ceux qui ont vécu ça faisaient partie de toutes les classes d'âge.

D. Todd-Hénaut: Il y avait un autre élément: c'était un mouvement gauchisant qui, finalement, ne supportait pas d'être au pouvoir. La raison d'être d'une certaine gauche, c'est l'opposition, et le pouvoir lui est insupportable. Donc, une grande partie de cette génération a commencé à critiquer les gens au pouvoir, et cela aussi a contribué à cette espèce de désaffection des années 80.

P. Turgeon: La naïveté des gens, à cette époque, c'était encore

de croire qu'avec l'indépendance, on allait régler tous les problèmes politiques, alors qu'avec l'indépendance, on commence à avoir des problèmes, c'est le passage à l'âge adulte.

24 images: *Revenons à la relation entre la pratique cinématographique et l'évolution de la société. Jacques Godbout, vous disiez ne pas voir vraiment de lien entre la montée du nationalisme au Québec et le cinéma, mais on ne peut pas nier qu'il y ait un synchronisme entre l'expression d'une culture et l'évolution d'une société.*

J. Godbout: J'ai dit que le nationalisme était né en partie de la prise de conscience soudaine qu'il y avait des artistes, des œuvres, une personnalité, une société. Au départ, le politique était à la remorque du culturel. La question qu'on peut maintenant se poser, c'est: «Est-ce le contraire maintenant?» Et la réponse est oui. Tout simplement parce que s'est instaurée une relation d'abord économique entre culture et politique. Dans les années 60-70, on bricolait beaucoup, on improvisait, on faisait le plus possible avec peu, et le politique suivait le culturel. Maintenant, tout est devenu «industrialisé». On parle d'industrie du disque, d'industrie du livre et du cinéma. Le culturel est à la remorque du politique puisqu'il a été industrialisé et institutionnalisé.

D. Todd-Hénaut: Et aplati aussi.

J. Godbout: Forcément, parce que tous les tarlets qui, au Ministère des affaires culturelles, à Téléfilm Canada, à l'Office du film, etc., nous ont industrialisés — puisqu'en faisant ça ils se créaient des emplois — nous ont mis dans une boîte, avec l'obligation de passer par eux pour obtenir de l'argent, des moyens de production ou de diffusion, et donc nous ont mis à la remorque du politique. On a assisté depuis trente ans au renversement complet de l'ordre entre culturel et politique. Si on veut savoir ce qu'il en sera des années 90, il suffit de regarder

PHOTO BERTRAND CARRIERE



**JACQUES
GODBOUT**

«Si on veut savoir ce qu'il en sera des années 90, il suffit de regarder qui est au pouvoir et qui décide dans les différentes institutions. Si j'avais vingt ou trente ans aujourd'hui, je ne serais pas en sécurité.»

qui est au pouvoir et qui décide dans les différentes institutions. Si j'avais vingt ou trente ans aujourd'hui, je ne serais pas en sécurité.

24 images: *Vous pensez donc que c'est plus difficile pour les jeunes?*

J. Godbout: C'est autrement difficile.

R. Morin: C'est déjà difficile de trouver les fonds pour faire un film. Mais c'est encore plus difficile de le montrer. À la limite, tu peux prendre une caméra VHS et faire quelque chose d'intéressant, mais où le diffuser? Dans les années 60-70, il y avait un feed-back constant de ce qui était produit sur le public. Actuellement, cinq ou six personnes au Québec décident de ce que les Québécois vont voir.

24 images: *Donc, l'industrialisation dépasse le domaine de la production.*

J. Godbout: L'industrialisation, c'est l'intégration verticale et horizontale de tous les processus de création, contrôlés du début à la fin.

P. Falardeau: Je suis bien d'accord avec ton analyse. Mais quand tu dis qu'on est à la remorque, ce n'est pas toujours vrai. Je suis en train de découvrir que les marchands sont prêts à vendre n'importe quoi du moment que ça se vend. Si c'est les *Ninja Turtles* ou *Le party*, ils vont les vendre. Quant j'ai fait *Le party*, je n'ai fait que ce que j'avais le goût de faire, et aujourd'hui ma relation avec les marchands a changé. Ils viennent me voir et ils me disent: «As-tu d'autres idées?» Du moment qu'on se vend, on a un certain pouvoir.

P. Turgeon: Je crois que les politiques se foutent pas mal de ce qu'ils mettent dans leurs boîtes. Ils n'essayent pas vraiment d'influencer le contenu — il y a pourtant des tentatives parfois — mais c'est la loi du marché qui décide. De toute façon,

ils n'ont aucune imagination.

J. Godbout: Si ce que vous dites est vrai, les années 90, qui seront à la traîne des fonctionnaires et du politique, nous amèneront à produire des films qui ne porteront pas à conséquence, parce que plus rien ne porte à conséquence. Quand on a trente canaux de télévision et je ne sais combien de systèmes de distribution, qu'importe ce qui est montré et l'endroit où c'est montré. On s'en fout. Il n'y a plus de censure.

P. Falardeau: En même temps, les gens des institutions n'ont pas laissé *Le party* passer comme dans du beurre. Ils voulaient des tas de choses que je ne voulais pas. Et il y a une petite différence entre les bureaucrates et les businessmen.

J. Godbout: Tu as réussi à devenir persona grata auprès d'une partie du pouvoir. Tu es contrôlé et tu jouis en même temps du fait qu'on te court après.

P. Turgeon: Je ne suis pas aussi pessimiste que toi, Jacques. Je ne crois pas que l'existence de trente canaux de diffusion permette de dire n'importe quoi, et que donc plus rien n'a vraiment de sens. Le public, en général, reconnaît les films qui ont du sens pour lui, et les différencie des autres. Il a plus de discernement que tu ne le dis. Il n'est pas un réceptacle passif.

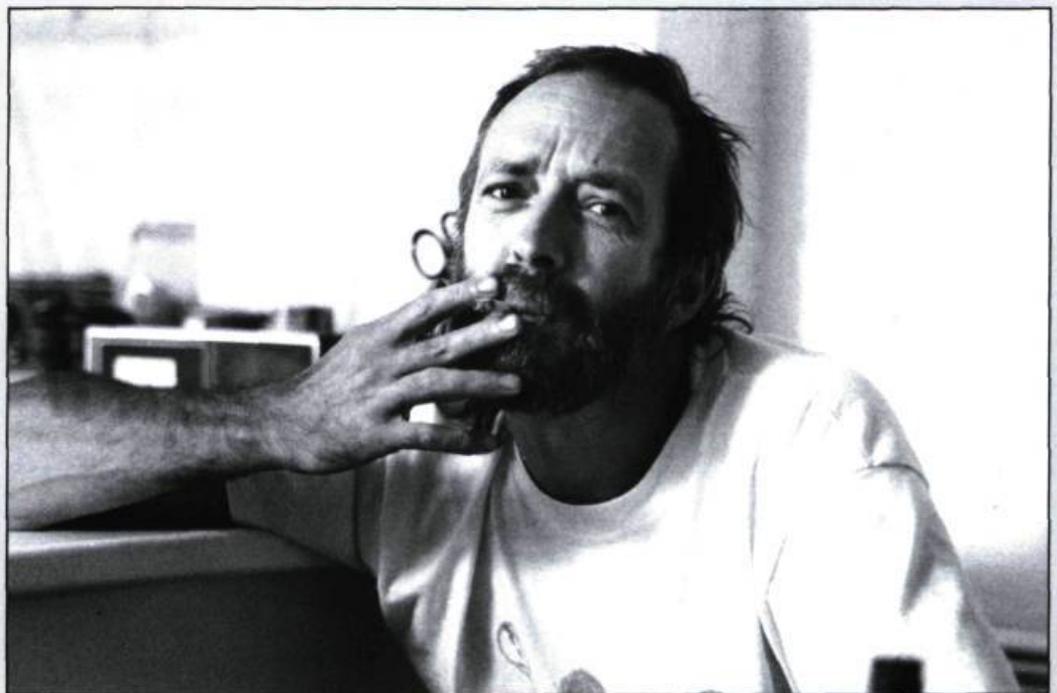
24 images: *Revenons sur la question de l'industrialisation: s'il y a un domaine qui est resté celui du bricolage, c'est bien celui de la vidéo. Est-ce que pour vous, Robert Morin, il y a une différence notable entre le rapport que l'industrie du cinéma a pu avoir avec le politique dans les années 80, et le rapport que la vidéo a pu avoir avec ce même politique?*

R. Morin: Les années 80, c'est des années «no future». La queue du baby boom s'est trouvée devant rien: les jobs de cinéma, de télévision étaient déjà prises, et le peu d'argent disponible déjà canalisé. L'émergence de la vidéo est due à ça:

PHOTO. BERTRAND CARRIÈRE

PIERRE FALARDEAU

«Depuis *Le party*,
je découvre que les
marchands sont
prêts à vendre
n'importe quoi du
moment que ça se
vend.»



c'est une affaire de patenteux. Et on n'a pas le choix. D'abord parce que les structures industrielles ne sont pas faites pour la vidéo. C'est beaucoup plus difficile de financer un projet vidéo de 100 000 dollars que de financer un film d'un million, parce qu'il te faut un moyen de diffusion, et le seul qui existe pour la vidéo, c'est la télévision. Et c'est tellement fermé qu'on est bloqués. La vidéo dans les années 80 est restée underground et je ne vois pas quand elle va pouvoir sortir de là.

24 images: *Mais y a-t-il eu une vidéo engagée dans les années 80?*

R. Morin: Elle est engagée, si on veut, mais les vidéastes n'ont pas les mêmes problèmes que les gens des années 60-70. Et l'engagement se fait beaucoup plus sur le plan social que sur le plan politique. La vidéo est préoccupée par des problèmes plus immédiats, comme le féminisme. Finalement, le nationalisme, c'est un luxe.

D. Todd-Hénaut: Et où est le public des vidéastes?

R. Morin: Il n'y a pas de public.

D. Todd-Hénaut: Peut-on alors parler de censure de la part des télévisions?

R. Morin: Au départ, la télévision est un instrument de look. C'est du fast-food. Souvent, les vidéos sont «mal faites», c'est-à-dire avec des moyens qui ne sont pas ceux de la télévision. Et ça court-circuite complètement leur système. Les standards de la vidéo et de la télévision ne correspondent pas.

D. Todd-Hénaut: Cette censure technique masque-t-elle une censure de contenu?

R. Morin: C'est sûr.

P. Falardeau: Parfois, la censure technique est juste un prétexte. Ils vont dire: «Ah, c'est en noir et blanc!», alors tu fais un truc en couleurs et ils te disent: «Ah, c'est trop court!»

24 images: *Pour revenir plus précisément à notre thème, percevez-vous*

une connivence entre le cinéma québécois et la question nationale?

R. Morin: Je ne sais pas si au Québec on a déjà fait du cinéma nationaliste, mais, pour moi, tout le cinéma québécois est national.

J. Godbout: Entièrement d'accord. S'il y a un cinéma ici, il est national, mais en aucune manière nationaliste.

P. Turgeon: En fait, n'importe quel film fait au Québec et parlant des Québécois a une qualité nationale. Cela dit, pour revenir à l'objet du débat, il me semble plus pertinent de poser la question suivante: «Va-t-on avoir plus de thèmes politiques au cinéma?» Parce qu'on peut être politisé et mettre en scène des personnages politisés et des sujets politiques sans faire nécessairement un cinéma nationaliste, mais bien un cinéma national.

J. Godbout: National dans le sens où il existe une sensibilité particulière au Québec et à laquelle, qu'on soit québécois de souche ou pas, on participe. Il est évident que les cinémas nationaux existent, et les différences entre les diverses sensibilités sautent aux yeux. Cependant, je crois qu'il est très difficile, pour l'instant, de décrire la sensibilité québécoise autrement que par la négative; on sait ce qu'elle n'est pas, mais ce n'est que le jour où elle nous paraîtra exister très clairement qu'on pourra la dire.

24 images: *Mais qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui Pierre Falardeau va probablement réussir à faire son film sur Octobre, après plusieurs années, que Pierre Turgeon travaille à l'adaptation de Prochain épisode, et que Jacques Godbout s'intéresse au dernier effort des Québécois pour se donner un pays?*

J. Godbout: C'est, à mon avis, une convergence accidentelle. *Prochain épisode* a été retenu comme projet de film au moins trois fois sérieusement. Il aurait pu se faire avant.

PHOTO: BERTRAND CARRIERE



ROBERT MORIN
«C'est des années «no future». Les jobs de cinéma, de télévision étaient déjà prises. L'émergence de la vidéo est due à ça: c'est une affaire de patenteux. Et on n'a pas le choix.»

P. Turgeon: *Prochain épisode* a ceci de très intéressant, c'est que, alors que le livre date de 1966, on y trouvait une sorte de préfiguration des événements d'octobre. Jacques Lanctôt m'a dit que le roman l'avait complètement fasciné à sa sortie. Ça recoupe ce que disait J. Godbout au début: le culturel a précédé le politique.

J. Godbout: Il me paraît fondamental d'ajouter que le public décide, beaucoup plus que nous, de ce qui est politique et de ce qui ne l'est pas. Avant le référendum, il lisait les livres et voyait les films avec un grille — appelons-la nationale ou nationaliste — et toutes les œuvres prenaient cette couleur-là. Puis il a cessé d'utiliser cette grille. S'il recommence, le spectacle le plus innocent pourra prendre une allure nationale. Le cinéaste, l'écrivain n'en décident pas vraiment.

P. Turgeon: Peut-être vas-tu trop loin dans l'interprétation. Tu peux essayer de trouver un sens politique latent à toute la culture populaire. Et si on prend un film comme *X 13*...

R. Morin: C'est un film-fétiche pour les gens de 27-28 ans; il représente le nationalisme dans tous les sens du terme.

P. Turgeon: Avec *X 13*, le public n'a pas directement fait une lecture nationaliste, mais il a pris le film au premier degré, jusqu'à ce que toi, Jacques, tu interprètes ton film en termes nationalistes.

24 images: *Si on analyse le cinéma américain des vingt dernières années, on réalise qu'il se définit en grande partie par rapport à la guerre du Viet-Nam. Peut-on dire qu'au Québec on a fait, après la crise d'octobre ou le référendum, le même genre de travail?*

P. Turgeon: La crise d'octobre a été un traumatisme; pour la première fois, on se rendait compte qu'on pouvait être arrêté pour ce que l'on pensait. Un journal comme *l'Illettré*, auquel je collaborais, a été saisi, avec d'autres d'ailleurs. Et cela a été leur arrêt de mort. On a supprimé des courants d'opinion différents. Et on s'est mis à parler à voix basse.

24 images: *Mais cela s'est-il répercuté dans le cinéma?*

J. Godbout: Je ne crois pas que les traumatismes de la société québécoise aient beaucoup d'influence sur l'art ou la culture en général, parce que ce qui caractérise la sensibilité québécoise, en termes de production artistique, c'est précisément l'art de ne pas parler des choses. Et je ne crois pas que les événements politiques des trente dernières années nous soient revenus sous une forme artistique valable, autrement qu'en filigrane.

24 images: *Le déclin de l'empire américain est pourtant profondément traversé par tout ce qui s'est passé de la crise d'octobre à l'éché du référendum. Peut-on trouver des films qui lui soient comparables?*

J. Godbout: En tout cas, il n'y a eu ni exorcisme ni ensemble d'œuvres cohérent qui aient essayé de transcender ces événements.

P. Turgeon: Je crois pourtant que ça commence. Les écrivains et les cinéastes ont été influencés par ce qui s'est passé ces vingt dernières années, et on en trouve la trace souterraine dans les œuvres. S'il nous arrive quelque chose, on réagira forcément.

24 images: *Soyons plus précis: Pierre Falardeau, pourquoi faire un film comme Octobre justement aujourd'hui?*

P. Falardeau: J'y travaille avec Simard depuis 1977. Au début, c'était presque une thèse de doctorat en sciences politiques. Maintenant, pour moi, c'est surtout une belle histoire à raconter.

24 images: *Et vous, Pierre Turgeon, avez-vous le même point de vue face à Prochain épisode?*

P. Turgeon: D'abord, le roman m'a toujours fasciné. Pourquoi le faire maintenant? Peut-être parce que j'ai réussi à intéresser un producteur, et cela fait longtemps que j'en parle. Le climat, c'est vrai, a changé un peu, je ne sais pas à quoi l'attribuer. Il y a deux ans, le projet ne serait pas passé: beaucoup trop intellectuel et pas du tout commercial. Et puis brusquement,

PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

**DOROTHY
TODD-HÉNAUT**
«Je me demande s'il
n'y a pas un autre
changement qui va
influencer le cinéma
au Québec dans la
prochaine décennie.
Aujourd'hui par
exemple, il y a une
immigrante parmi
vous.»



ça intéresse de plus en plus de monde. Cela dit, je vois là une sorte de lente incubation, qui s'est faite aussi bien dans la société que chez les felquistes. Il ne faut pas oublier que les acteurs de la crise d'octobre eux-mêmes commencent à peine à parler. Et certains ne veulent pas du tout en parler, même maintenant qu'ils le peuvent. Des gens comme Paul Rose, d'autre part, ne pouvaient pas parler ouvertement de ce qui s'est passé, sous peine de retourner en prison. Il y a des felquistes qui ne se sont pas vus et ne veulent pas se voir depuis 1970. Il n'y a pas eu de débriefing, ni même de commission d'enquête un peu sérieuse. On ne s'est pas réellement occupé de savoir ce qui s'est vraiment passé, on ne sait même pas comment est mort Pierre Laporte! Paul Rose a été condamné pour homicide, alors qu'il est prouvé qu'il n'était pas là. C'est ça qui est fascinant dans toute cette histoire: tout le monde s'en fout!

J. Godbout: Je crois que si on a l'incubation lente, c'est d'abord parce qu'on a la mémoire très courte. Un des moyens pour que cette incubation s'accélère, c'est augmenter la mémoire, et faire en sorte qu'on sache vraiment ce qui se passe. C'est pourquoi je tourne en ce moment une chronique de la vie politique au Québec depuis l'échec du lac Meech jusqu'à mars 91.

D. Todd-Hénaut: Et je me demande s'il n'y a pas un autre changement qui va influencer le cinéma au Québec dans la prochaine décennie. Aujourd'hui par exemple, il y a une immigrante parmi vous. Je trouve ce défi-là très excitant, et je me demande s'il y a des cinéastes qui réfléchissent à cette question.

P. Falardeau: En tout cas, les fonctionnaires nous disent qu'il faut faire des films là-dessus.

R. Morin: Brault a fait *Les noces de papier*, et il y a beaucoup de femmes qui travaillent là-dessus, comme Tahani Rached et Marilù Mallet.

J. Godbout: Trouvez-moi un scénario où il est question d'une

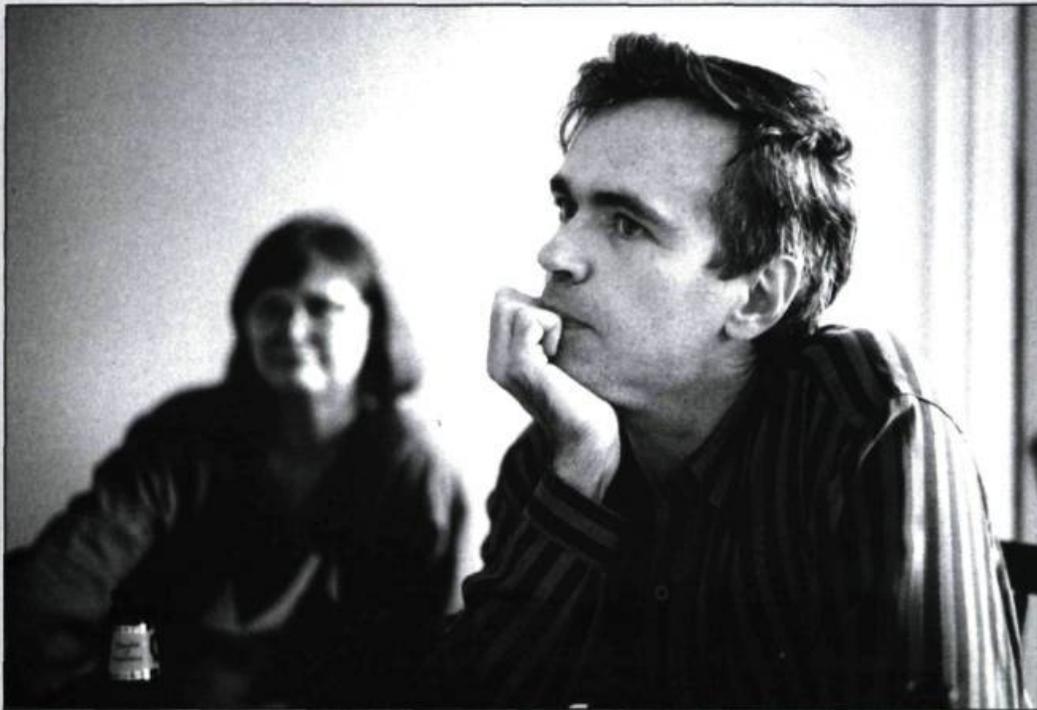
femme paraplégique et immigrée, et ça ira comme sur des roulettes auprès des fonctionnaires. Toute la question, pour le Québec, est de savoir si on va assimiler les immigrants ou pas. Et il n'y a pas de raison pour qu'on n'y arrive pas, comme la France ou les États-Unis. Ce sera peut-être plus difficile à cause de notre nombre, mais je n'en ferai pas un drame national. Et sur le plan culturel, ce n'est pas parce que tu arrives de l'étranger que ton sujet favori va être l'étranger. Le fonctionnaire va dire: «Vous êtes Chilienne. Faites-moi donc un sujet sur les Chiliens.» C'est là que le politique contrôle le culturel et nous emmerde.

24 images: On pourrait conclure sur ce problème de la mémoire qui a été évoqué tout à l'heure.

P. Turgeon: J'ai une histoire à raconter à ce sujet. Je parlais de la crise d'octobre à la polyvalente, et j'ai demandé aux étudiants s'ils pouvaient me dire qui était Pierre Laporte. Quelqu'un lève la main et demande: «Est-ce qu'il ne faisait pas partie du FLQ?» Le seul qui avait une vague idée du personnage était complètement à côté de la réalité.

J. Godbout: Pour les jeunes qui ont vingt ans aujourd'hui, le référendum c'est uniquement *Le confort et l'indifférence*. C'est-à-dire un film qui oppose le discours du Prince de Machiavel aux discours de Trudeau. Et ils se font une idée de tout ce qui s'est passé autour du référendum et après à partir de ce seul film. Les documents de Mignault semblent perçus comme des documents de propagande, et les jeunes n'en tiennent pas compte. Donc le film d'Arcand est finalement le seul document cinématographique sur le référendum, et c'est ennuyeux. Il aurait été utile qu'il y en ait d'autres, et que la mémoire soit un peu plus présente. ■

PHOTO BERTRAND CARRIÈRE



PIERRE TURGEON

«De vrais problèmes politiques vont se poser de plus en plus clairement au Québec et, comme dans n'importe quel autre pays, les créateurs trouveront là des thèmes, des mythes, un imaginaire collectif.»